**Quand le valencien était parlé en Algérie**

*Un article a paru sur le quotidien espagnol « LEVANTE » à Valence : Il m’a paru intéressant de diffuser cet article des espagnols en Algérie « vus par des historiens du pays*.[**Manuel Gomez-brufal**](https://www.facebook.com/groups/1399039303736186/user/1063741453/?__cft__%5b0%5d=AZXU6hOGBpp-UN1sqwcJF1zbEvygOpyRwlwxyAp5ciah3rLNoLK5344qnLB9rRcM3I9hr1Z_gbbAKuY4iBBdFJy42Q14mqTidbUEGJJ-aO09er3TqHmAZ0ZjxmtdnCpc522R9zPJ4MX_kzFk4wkjNrmH94NQBd5XfY_W4o0pLCJmRrgyIJ5NW1CDNQja3oDap00&__tn__=-UC%2CP-R)

Il fut un temps, de 1830 à 1962, où l'Algérie était "l'El Dorado, la terre promise" pour des milliers de Valenciens. Beaucoup allaient et venaient chaque année pour travailler dans les champs et les femmes pour servir dans les maisons de l'élite de la bourgeoisie française, mais d'autres restaient sur place et gardaient leur langue, qui, mélangée au français, a donné naissance au "pataouet", la langue des Valenciens d'Alger.

Dans un passé pas si lointain, la phrase la plus répétée dans la Marina Alta était "Anar a Orà". À Poble Nou de Benitatxell, on l'entendait dans chaque maison jusque dans les années 50 du siècle dernier, car quelque 200 de ses 1 500 habitants se rendaient chaque hiver en Algérie pour tailler les vignes des propriétaires. Le petit-fils d'un de ces élagueurs, l'historien Gabriel Gilabert, et Antoni Pascual analysent l'émigration de cette région vers la colonie gauloise entre les XIXe et XXe siècles dans le livre "Anar a Orà".

"Ils sont partis après la Toussaint et ne sont revenus qu'à Candelaria, le 2 février", raconte Gilabert, qui précise qu'ils sont allés travailler "illégalement" car "ils ont voyagé avec des visas touristiques".

L'historien, enseignant à l'IES Benigasló de la Vall d'Uixó, souligne que dans les années 1920, ces ouvriers élagueurs transhumants "gagnaient jusqu'à cinq fois plus en Algérie qu'à Benitatxell". Cet argent a laissé à l'histoire une rue qui, dans cette municipalité, est connue sous le nom de "el carrer d'Orà", "parce que ses maisons ont été construites avec l'argent gagné par les personnes qui allaient tailler en Algérie".

Le chercheur affirme que plus tard, "ils ne gagnaient pas autant, mais même après la guerre civile, avec ce qu'ils gagnaient en taillant en Algérie, ils pouvaient passer l'année entière". M. Gilabert rappelle également que deux compagnies maritimes se sont fait concurrence pour le trafic de passagers entre Xàbia et Alger, "en réduisant les prix et en offrant une tasse de chocolat gratuite". Les élagueurs ont continué "anant a Orà" jusqu'à la campagne 1956-1957, lorsque la guerre d'indépendance a fermé le robinet de la manne algérienne.

"Alger était pour nous l'El Dorado, la terre promise". C'est ainsi qu'Aroma Devesa, fille d'un exilé républicain de La Vila Joiosa, s'est expliquée à Ángela-Rosa Menages et Joan-Lluís Monjo, les auteurs du livre « Els valencians d'Algèria » qui conserve la mémoire de plus de 132 ans d'émigration valencienne vers l'ancienne colonie française.

Le flux vers l'Algérie, soit de journaliers qui allaient et venaient selon le cycle des travaux des champs, soit pour s'y installer à la recherche d'un avenir meilleur, était une constante "dans les régions méridionales de la Communauté valencienne, du bassin du Vinalopó au Safor et à la Vall d'Albaida, mais surtout dans les villes côtières et pré-côtières de la Marina", précise Monjo. La plupart d'entre eux étaient concentrés dans la région d'Alger, où la moitié des Espagnols - le principal groupe d'étrangers après les Français - provenaient des comtés d'Alicante.

Dans cette communauté d'émigrants, le rôle des femmes est très important, car elles se déplacent en masse pour travailler au service domestique de la riche bourgeoisie coloniale, où elles sont très demandées comme laitières. "De nombreuses mères laissaient leurs bébés aux soins d'autres femmes et se rendaient à Alger pour allaiter les enfants des familles les plus riches d'Algérie, notamment celles d'origine juive", raconte Menages.

Outre les transferts d'argent qui parvenaient aux foyers de la Comunitat grâce au lait des mères valenciennes, de nombreuses jeunes femmes, surtout dans les années 1950, se rendaient en Algérie pour travailler comme domestiques, "soit pour envoyer de l'argent à la maison, soit pour obtenir une dot afin de se marier". Une pratique qui était si fréquente, souligne Menages, qu'elle causait des problèmes dans des villages comme Alcanalí, dans la Vall del Pop, où presque toutes les jeunes femmes étaient à Alger".

Mais ce ne sont pas seulement des raisons économiques qui ont poussé des milliers de Valenciens vers l'Algérie, mais aussi des raisons politiques, puisqu'après la guerre civile, plus de 25 000 républicains s'y sont réfugiés. Nombre d'entre eux se sont retrouvés dans des camps de travail en plein désert, comme à Colomb-Béchar, où, après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le régime collaborationniste du général Pétain les a forcés à travailler dans des conditions de semi-esclavage "à la construction du chimérique chemin de fer transsaharien qui devait relier les colonies gauloises du Niger et du Sénégal à la Méditerranée".

Quant aux Valenciens qui se sont enracinés en Algérie, leur installation a été favorisée par la loi de naturalisation de 1899 qui accordait la nationalité française sous la forme d'un passeport aux enfants d'émigrants nés dans la colonie - beaucoup d'entre eux ont ouvert leur propre commerce, principalement des boulangeries et des pâtisseries, des boucheries ou ont réussi à acheter des terres. N'étant pas français, ils n'ont pas droit aux parcelles gratuites accordées par la métropole, mais beaucoup investissent tout de même leurs économies dans l'achat de forges ou de fermes. Le maître mot de ces émigrants était "travail, travail et travail".

Des quartiers populaires d'Alger, comme Bab-el-Oued, "où jusqu'en 1930 presque tous les étrangers qui s'y installaient étaient originaires d'Alicante", sont devenus un authentique village valencien sur la rive sud de la Méditerranée. Ce quartier est né de la chaleur d'une carrière (la carrière Jobert) dans laquelle la plupart des travailleurs étaient valenciens.

Monas de Pâques à Alger

Menages, qui est né à Alger, et Monjo racontent dans leur livre, à travers des dizaines de témoignages, comment non seulement la langue, mais aussi des coutumes comme le singe de Pâques et les jeux de rue des enfants de la Marina, ont rempli les rues de Bab-el-Oued.

M. Monjo souligne que "bien que la langue officielle soit le français, qui est enseigné dans les écoles, le valencien continue d'être parlé dans les foyers, une langue qu'ils n'ont jamais perdue". De plus, la confluence du français, de l'arabe et du valencien a donné naissance au pataouet, la langue valencienne parlée à Alger.

Les "bons moments" des Valenciens d'Alger ont commencé à décliner à partir du 1er novembre 1954, "date symbolique qui marque le début des actions révolutionnaires indépendantistes qui ont conduit à la guerre dite d'Algérie, jusqu'à l'indépendance vis-à-vis de la France en juillet 1962".

Les violents affrontements entre indépendantistes et pro-colonialistes, le spectacle des amis et des parents mourant sous les bombes qui secouent chaque jour les rues d'Alger, la peur d'être lié au terrorisme anti-séparatiste de l'Organisation Armée Secrète (OAS), rendent la vie insupportable. "La plupart ont fui entre 1961 et 1962, abandonnant les maisons et les entreprises qu'ils avaient construites après des décennies de sacrifice. Ils n'avaient pas le choix : soit la valise, soit le cercueil", conclut Monjo.

Ils se sont principalement installés en France, "au début des années 1960, les choses n'étaient pas très florissantes dans la Comunitat", ajoute-t-il. Là, ils font partie de la communauté des pieds-noirs, un surnom péjoratif par lequel les Français de la métropole baptisent les rapatriés d'Algérie. *(L’auteur omet de préciser que plus de 30.000 Oranais sont pu rejoindre Alicante grâce aux navires envoyés par le général Franco, malgré l’opposition de De gaulle).*

Cependant, poursuit-il, les pieds-noirs valenciens n'étaient pas considérés comme des citoyens de seconde zone dans leurs villages d'origine. "Ni en Algérie, ni plus tard en France, ils n'ont rompu les liens qui les rattachaient à leur pays d'origine ; en fait, lors des vacances, ils revenaient chargés de cadeaux que leurs proches n'avaient jamais vus, tels que des vêtements aux tissus synthétiques colorés, des appareils ménagers, etc. Ils étaient une sorte de messager de la modernité.

Ceux qui, au fil des ans, sont retournés à l'endroit qu'ils ont quitté dans leur enfance ou où leurs parents sont nés sont connus sous le nom de Français ou de Française. Et, si ce n'était leurs noms comme Pierjan ou Mariterés, leur accent Pataouet ou le fait qu'ils cuisinent le couscous comme la paella, personne ne dirait qu'ils étaient autrefois des Valenciens d'Alger.